

**« Un homme d'origine russe, à la nationalité
douteuse et avec un passeport français¹ » :
Nicolas Roerich
entre jeux et enjeux de l'apatridie**

DANY SAVELLI

Après 1917, avec quels documents d'identité le peintre Nicolas Roerich (1874-1947) séjourna-t-il en Scandinavie, en Grande-Bretagne, aux États-Unis et en Inde ? Avec quel type de passeport voyagea-t-il en France, en Italie, en Suisse et en Allemagne ? Quels papiers présenta-t-il aux postes-frontières de la Chine, de l'Union soviétique, de la Mongolie et du Tibet lors de l'expédition qu'il organisa en Haute-Asie entre 1925 et 1928 ? Sur la foi de quels documents fut-il admis au Japon, au Mandchoukouo et en Mongolie-Extérieure en 1934 et 1935 lors d'une nouvelle expédition tout aussi intrigante que la première² ?

1. Cette expression (en anglais : « A man of Russian birth, of doubtful nationality and with a French passport ») pour évoquer Nicolas Roerich est du diplomate britannique Stephen Gaselee (1882-1943). Voir lettre du 2 sept. 1936 à J. H. Penson, India Office Records [désormais IOR] (British Library, Londres), L/PS/12/154, f. 14-16. N.B. Tous les documents des archives américaines et britanniques cités dans cet article sont en anglais.

2. Pour une chronologie des déplacements de Nicolas Roerich entre 1917 et 1935, voir l'annexe *in fine*.

Débattre de semblables problèmes administratifs serait assez vain et, reconnaissons-le, franchement ennuyeux si la question des documents de voyage de Nicolas Roerich et, conséquemment, celle de sa nationalité n'avaient engendré une impressionnante correspondance de la part du gouvernement colonial de New Delhi comme du Foreign Office et de l'India Office à Londres, et si, de surcroît, cette correspondance, complétée de nombreux rapports, ne rendait compte d'un cas proprement rocambolesque : celui d'un apatride qui, obnubilé par les spiritualités de l'Inde et déterminé à vivre dans ce pays, se joua des appartenances nationales et idéologiques au nom d'un projet utopique grandiose baptisé « Le Grand Plan de la Hiérarchie de la Lumière pour sauver le monde ». De fait, les conjectures des autorités britanniques sur ce personnage interlope méritent notre attention : elles laissent entrevoir l'activité que celui-ci mena en sous-main dans les sphères diplomatiques américaines, françaises, soviétiques, voire japonaises, mongoles et tibétaines ; au-delà, elles éclairent une des plus fascinantes « utopies de l'émigration³ ».

I. Un passeport Kerenski pour commencer

Le premier document d'identité que Roerich obtint après avoir choisi l'émigration à la mi-mai 1917⁴ fut un « passeport Kerenski » délivré le 6 décembre 1918 à Stockholm⁵. Le 2 octobre 1920, lorsque l'artiste débarqua dans le port de New York avec sa femme Elena (1879-1954) et leurs fils Youri (1902-1960) et Sviatoslav

3. Nous reprenons cette catégorie à Leonid Heller et Michel Niqueux (*Histoire de l'utopie en Russie*, Paris, PUF, p. 226 et sq.)

4. Sur le choix de l'émigration par Roerich, de même que la date à laquelle il émigra, nous suivons les indications d'Olga Echalova qui nous paraît avoir réglé de façon définitive la polémique autour du départ de Russie du peintre et de sa famille. Voir Ol'ga Ešalova, «K voprosu o načale èmigracii N. K. Rerixa iz Rossii» [À propos du début de l'émigration hors de Russie de N. K. Roerich] in O. I. Ešalova & A. P. Sobolev (éd.), *N. K. Rerix. 1917-1919. Materialy k biografii*, SPb., Firma Kosta, 2008, p. 11-36. En ligne, voir : <http://www.aryavest.com/work.php?workid=15>

5. On trouvera une photographie des passeports de Nicolas et d'Elena Roerich obtenus en 1918 in L. V. Šapošnikova, *Velikoe Putešestvie. Kniga 1. Master* [Le Grand Voyage. Livre I. Le Maître], M., Mezhdunarodnij Centr Rerixov – Master-Bank, 2006, p. 160-161.

(1904-1993), ce fut ce document qu'il présenta aux services d'émigration américains⁶.

Le succès que Roerich connut dans son nouveau pays d'accueil, comme sa rencontre avec Louis Horch (1889-1979), un richissime homme d'affaires suffisamment sensible au don de medium d'Elena pour financer la création en plein Manhattan d'un musée entièrement dédié au peintre, rendent malaisées à comprendre les raisons pour lesquelles la famille décida de mettre fin à son exil américain en mai 1923. Il convient ici de rappeler l'emprise qu'exerça sur les Roerich la théosophie de Mme Blavatsky (1831-1991) qui affirmait l'existence d'une Fraternité blanche détentrice d'un savoir perdu. Ainsi, un message parvenu à Elena le 20 mars 1921 – « Aime ta Patrie et ne prends pas la citoyenneté caine⁷ » – laisse clairement entendre que la tentation de s'installer définitivement aux États-Unis fut grande, mais rejetée de façon catégorique par les Mahatma, les membres de cette Fraternité qui, chaque jour ou presque, communiquaient avec elle, tout comme ils l'avaient fait quelques décennies plus tôt avec l'auteur de la *Doctrine secrète*.

Qu'on y « croie » ou qu'on les considère comme symptomatiques d'un dérèglement psychique, force est de reconnaître à ces relations avec les Maîtres mystérieux prétendument cachés dans l'Himalaya un rôle fondamental dans la vie des Roerich. Ainsi, si Nicolas et Elena partagèrent la décision de nombre d'émigrés, du moins au début des années 1920, de ne pas acquérir de nouvelle nationalité – c'eût été là admettre le caractère définitif de leur exil⁸ –, en revanche, leur tendance à se tenir toujours plus en marge de leurs compatriotes exilés est bel et bien à porter au compte de leurs liens privilégiés avec les Mahatma. Précisons tout de suite afin d'éviter tout malentendu, que faire parler les tables pour être à l'écoute des Maîtres ne fut pas, dans le cas des Roerich, une forme

6. Sur les registres d'Ellis Island, les Roerich sont signalés comme des « citoyens russes » en provenance d'Anvers. Pour retrouver leurs noms sur les registres scannés, voir « Roorich Helen » [*sic*] <http://www.ellisland.org/search/passSearch.asp?MID=08843736180888485600&> (consulté le 12 janvier 2013).

7. Elena Rerix, *Listy Dnevnik. 1920-1923*, préf. de Vladimir Rosov, M., Russanta, 2009, 20 mars 1921, p. 21 (Le journal d'Elena Roerich se compose pour l'essentiel des communications des Mahatma).

8. Sur cette attitude courante chez les émigrés russes, voir Catherine Gousseff, *L'Exil russe : la fabrique du réfugié apatride, 1920-1939*, Paris, CNRS éd., 2008, p. 205.

de divertissement suscitée par l'inaction engendrée par l'exil ; en cela, leur pratique les démarque nettement des exilés français de 1848 gagnés au spiritisme⁹. Bien au contraire, le recours aux tables parlantes et à l'écriture automatique que, de façon très personnelle, ils combinèrent à la théosophie, nourrit leur patriotisme, le teinta d'une forte charge messianique et, de fait, fut à la source de leur action. Car si, au nom des fameux Mahatma, les tables de New York promettaient la fin du bolchevisme et de l'exil, elles assignaient également un rôle de premier plan au peintre. « Roerich, aime les Russes, c'est à toi qu'il revient de diriger la Russie », lui intimèrent-elles le 5 novembre 1921, pour aussitôt ajouter : « Fuyez les Russes, suivez votre voie à vous »¹⁰. Aussi le 8 mai 1923, dix mois avant l'inauguration du Nicholas Roerich Museum, quand la famille abandonnait le confort matériel de l'exil new-yorkais, c'était pour s'engager sur une voie éminemment singulière, épique pourrait-on dire, afin tout à la fois de sauver, reconquérir et bâtir le pays perdu.

II. L'étrange errance de trois émigrés russes

On passera ici sur le séjour en Europe qui précéda l'arrivée à Bombay le 30 novembre 1923, sur celui en Inde (entrecoupé pour Nicolas d'un rapide aller-retour aux États-Unis *via* l'Europe entre septembre 1924 et janvier 1925), sur le départ du Sikkim en mars 1925, l'arrivée au Ladakh en août et celle au Turkestan chinois le mois suivant et l'on s'arrêtera sur le séjour à Khotan (act. Hetian). Ce fut dans cette ancienne oasis de la Route de la Soie, en bordure du désert du Takamaklan, que la question de la nationalité de Roerich suscita pour la première fois des soupçons, suffisamment sérieux d'ailleurs pour inciter le 1^{er} janvier 1926 le *Daotai* (gouverneur des affaires civiles et militaires de la région) à assigner à résidence Nicolas, Elena, Youri¹¹ et leurs accompagnateurs. Un extrait du rapport que le major George Gillan, consul britannique de Kachgar, adressa le 14 janvier 1926 au gouvernement de l'Inde, résume

9. Sur le rapport entre spiritisme et exil (politique comme économique) aux États-Unis et en Europe occidentale, voir Guillaume Cuchet, *Les Voix d'outre-tombe. Tables tournantes, spiritisme et société au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2012, p. 45, 72, 97 et sq.

10. Elena Rerix, *Listy Dnevnika. 1920-1923*, *op. cit.*, 5 nov. 1921, p. 87.

11. À l'automne 1924, Sviatoslav est rentré aux États-Unis avec son père mais n'est pas reparti en Inde avec lui. Il ne participe donc pas à l'expédition en Haute-Asie.

les mésaventures survenues au peintre tout en faisant part d'une hésitation sur sa nationalité :

[...] le professeur Roerich a adressé un appel urgent « à tous les représentants étrangers au Kachgar » afin qu'ils interviennent en son nom auprès des plus hautes autorités chinoises contre les autorités locales de Khotan qui, dit-il, l'ont séquestré, lui et ses compagnons, alors qu'il se rendait à Kachgar pour recevoir des soins et percevoir des fonds.

Comme je l'ai dit dans ma lettre du 19 novembre, je n'ai pas été prévenu du voyage de ce monsieur dans ce pays et c'est sur la seule foi de sa déclaration et de la rumeur locale en provenance de Khotan que j'en ai conclu qu'il était en réalité un citoyen des États-Unis d'Amérique, que son passeport était en règle et que les raisons de sa venue dans ce pays ne présentaient aucun danger. Les autorités chinoises ont cru, semble-t-il, que son principal objectif était de faire un repérage du pays ; on se devait donc de le décourager par tous les moyens possibles de venir.

À moins que le Professeur n'ait grandement exagéré, l'affaire se révèle cependant urgente, aussi me suis-je adressé en son nom à Son Excellence le Gouverneur d'Oroumtchi en vue d'obtenir pour l'expédition le droit de venir à Kachgar comme elle le souhaite. Le *Daotai* de Kachgar, qui se déclare prêt à intervenir en ce sens, mais ne peut donner d'ordre au *Daotai* du Khotan, a également télégraphié au Gouverneur pour appuyer ma demande. Mon Collègue soviétique, également sollicité, m'a informé qu'il ne pouvait en rien intervenir dans cette affaire, car il ignore si le Professeur est dans son bon droit en entrant dans ce pays et il ne connaît pas ses objectifs. Le Professeur, pense-t-on, est un émigré russe¹².

Un mois s'était à peine écoulé et Gillan précisait :

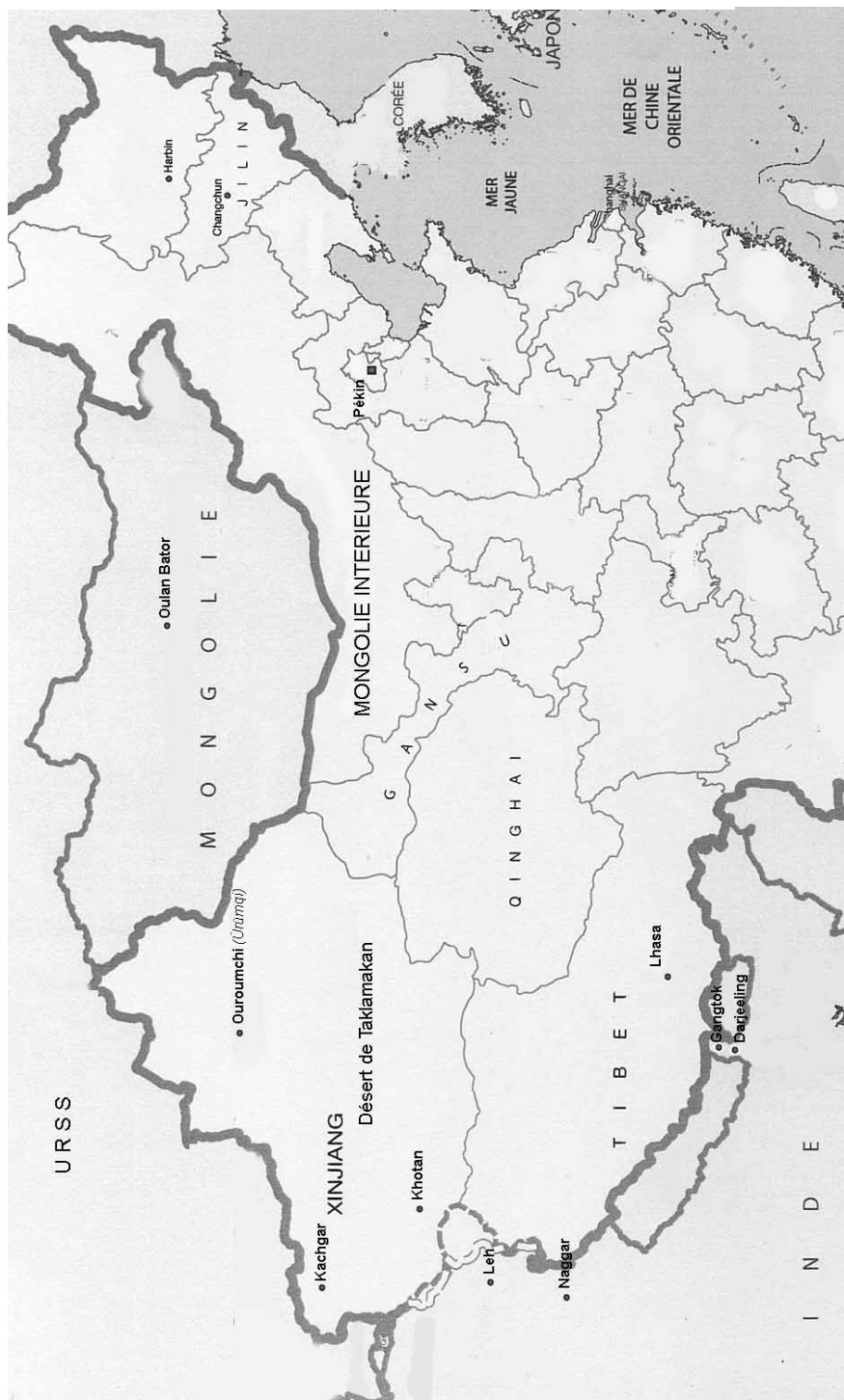
Roerich se considère encore comme étant de nationalité "russe" et détient encore un passeport du Gouvernement provisoire russe de 1917¹³.

Cette information expliquait, selon le consul, « la suspicion des autorités et les ennuis rencontrés [à Khotan]¹⁴ », finalement résolus

12. Lettre de G. V. B. Gillan au Secrétaire du gouvernement de l'Inde, 14 janv. 1926, IOR/L/PS/10/1145, f. 515-516.

13. Lettre de G. V. B. Gillan, 18 fév. 1926, IOR/L/PS/10/1145, f. 511.

14. *Ibid.*



grâce à son intervention et celle du consul soviétique de Kachgar¹⁵. Quand en septembre, Gillan évoquait une nouvelle fois pour New Delhi le cas de l'énigmatique voyageur, cette fois l'affaire prenait une tournure inquiétante : loin de s'engager sur la route de Pékin, comme il avait déclaré en avoir l'intention d'abord au Ladakh puis à Kachgar, Roerich avait pris la direction opposée, celle de l'Union soviétique. L'information, totalement inattendue, était-elle erronée ? La Légation britannique à Moscou, interrogée, déclarait ne pas en savoir davantage ; en revanche, elle était formelle au sujet du sort réservé au peintre si l'information se vérifiait :

Étant porteur d'un passeport émis par le Gouvernement provisoire, M. Roerich serait à coup sûr arrêté s'il devait pénétrer sur le territoire soviétique¹⁶.

Les Roerich avaient en réalité quitté l'Union soviétique depuis longtemps, nous allons y revenir, mais il n'est pas sans intérêt de savoir que leur projet de traverser la Chine pour passer au Japon et de là rentrer aux États-Unis, n'avait pas été une pure affabulation destinée à masquer aux Britanniques leurs accointances (temporaires) avec le gouvernement soviétique. En mars 1925, les Roerich avaient en effet prié le juriste Georges Chklaver (1897-1970), un Russe blanc installé à Paris et totalement dévoué au « Grand Plan », d'obtenir pour eux des visas chinois et japonais ; ce dernier y était parvenu grâce à ses nombreuses relations au Quai d'Orsay et à ses liens avec les orientalistes Paul Pelliot (1878-1945) et Sergueï Elisseïeff (1889-1975) bien introduits dans les deux ambassades asiatiques concernées¹⁷. Ce projet de voyage au Japon pourrait laisser

15. Voir Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda. Èkspedicii N. K. Rerixa po okrainam pustyni Gobi* [Nicolas Roerich. Le messager de Zvenigorod. Les expéditions de N. K. Roerich aux confins du désert de Gobi], SPb., Aletejja SPB – Ariavarta-Press, 2002, t. I, p. 134. Ajoutons que le ministère des Affaires étrangères américain, sollicité par le Roerich Museum, refusa d'intervenir auprès du gouvernement chinois pour aider les Roerich à gagner Kachgar, ce en raison des troubles dans cette zone. Il déconseillait à l'expédition d'aller plus avant en territoire chinois. Lettre du vice-ministre du MAE à Mr Johnson, 16 déc. 1925, RG 59, Department of States, August 1910 - December 1949, 0031.II R, National Archives (Washington), [non paginé].

16. Lettre de R. Hodgson, 21 déc. 1926, IOR/L/PJ/12/291, f. 488.

17. Voir les lettres du 15 mars, 20 mai, 31 mai, 7 juin, 10 juin et 16 juin 1925 de G. Chklaver à Youri Roerich et la lettre du 10 juin 1925 de G. Chklaver à N. Roerich. Le 22 septembre 1925, dans une lettre à Louis Horsch, Chklaver se vante d'avoir obtenu des visas chinois et japonais pour les Roerich (toutes ces lettres sont conservées dans les archives du Nicholas

entendre que les Roerich songèrent à se ménager une alternative au cas où ils ne seraient pas admis en Union soviétique ; tout comme la demande de visa déposée au dernier moment pour la Chine, ce projet soulève de sérieuses interrogations sur l'itinéraire fluctuant de l'expédition, autrement dit sur la localisation du royaume légendaire que Nicolas et Elena souhaitaient à la fois atteindre et bâtir.

Mais venons-en à leur séjour, désormais relativement bien étudié, en Union soviétique entre la fin mai et août 1926¹⁸ et rappelons-en les circonstances et les motifs.

Lors de son voyage éclair aux États-Unis et en Europe à la fin 1924, Nicolas Roerich était entré en relation avec des agents soviétiques et avait évoqué devant eux son projet d'État bouddho-communiste englobant l'Union soviétique et la Haute-Asie. Néanmoins, à son retour en Inde au printemps 1925, rien encore n'était décidé au sujet de sa visite à Moscou pour exposer plus en détail son projet et obtenir l'aval du Kremlin. Cela ne le fut qu'au dernier moment, aux confins du Xinjiang et de l'URSS, quand en mai 1926, le consul soviétique d'Oroumtchi, Alexandre Bystrov, à la demande du peintre, rappela à ses supérieurs l'affaire discutée plus d'un an auparavant à New York, Berlin et Paris. Le 29 mai, les laissez-passer nécessaires étaient accordés et Nicolas, Elena et Youri, accompagnés de deux lamas, entraient en territoire soviétique sans être autrement inquiétés. À la mi-juin, ils étaient reçus à Moscou par Lev Kamenev (1883-1936), Anatoli Lounartcharski (1875-1933), Nadejda Kroupskaïa (1869-1939), la veuve de Lénine, et bien sûr le chef de la diplomatie soviétique, Guéorgui Tchitchérine (1878-1936), un ancien condisciple d'université du peintre. Par certains aspects, le projet de ce dernier de tirer profit de la rivalité entre le Dalai-lama et le Panchen-lama pour faire basculer le Tibet dans le camp soviétique n'était pas sans présenter d'intérêt pour le Komintern. De plus, son expédition était toujours une de moins à

Roerich Museum [désormais NRM] (New York) où elles n'ont pas faits l'objet d'un classement particulier). Les visas chinois, impossibles à obtenir en Inde en raison de l'absence de consulat, furent délivrés aux Roerich sous la forme de « lettres d'entrée » envoyées de Paris ; pour ce qui est des visas japonais, le consulat japonais de Bombay se proposa de les leur délivrer.

18. La première et, à notre connaissance, unique étude soviétique sur le séjour des Roerich à Moscou en 1926 est parue en 1965 : L. Trofimova & S. Zarnickij, « Put' k Rodine » [La Voie vers la patrie], *Meždunarodnaja Žizn'* (M.), 1, 1965, p. 96-107. En 2002, la monographie de Vladimir Rossov a révélé nombre d'éléments inconnus sur ce séjour (*Nikolaj Rerix. Vestnik Zveznigoroda...*, *op. cit.*).

financer puisque le Nicholas Roerich Museum (inauguré à New York le 24 mars 1924) s'en chargeait.

Les Britanniques ne surent jamais rien de ces négociations ; ils s'en seraient vraisemblablement peu souciés si les trois Roerich n'avaient soudain fait leur réapparition à Oulan-Bator avec l'intention de revenir en Inde en traversant le Tibet¹⁹. Pour Londres et New Delhi, il ne subsistait désormais plus aucun doute, l'expédition Roerich était une énième mission mandatée par Moscou auprès du XIII^e Dalai-Lama (1876-1933). Le nom du peintre et de ses deux fils était aussitôt porté sur la liste des personnes indésirables en Inde²⁰. Dans un courrier du 8 avril 1927 adressé à Austen Chamberlain (1863-1937), alors chef du Foreign Office, un diplomate en poste à Moscou soupçonnait même les Roerich d'avoir acquis la citoyenneté soviétique²¹ (comme la suite des événements le prouva, les intéressés se gardèrent bien d'une telle « naturalisation » qui aurait fourni un excellent motif pour les refouler à la frontière indienne). Dans le même temps, à l'initiative du résident politique du Sikkim, le colonel Frederick Bailey (1882-1967), Lhasa était prévenu de l'approche de ce trio d'espions téléguidé par Moscou. Lorsque le 6 octobre 1927, la caravane atteignait le premier poste-frontière tibétain au nord du pays, elle se voyait interdite d'entrée sur le territoire tibétain en dépit des laissez-passer accordés par le représentant du Dalai-lama à Oulan-Bator. Pourtant en mai 1928, au terme d'une éprouvante mais exceptionnelle traversée du Pays des Neiges, les Roerich étaient de nouveau admis aux Indes britanniques. Que s'était-il passé ?

III. Nicolas Roerich, citoyen américain ?

Le retour à Darjeeling de Nicolas, Elena et Youri fit sensation : les voyageurs, épuisés par leurs mésaventures tibétaines, entrèrent dans la capitale du Sikkim accompagnés de deux chameaux, seuls rescapés de la centaine d'animaux de l'expédition, qu'un maharaja local, amateur de curiosités, eut l'obligeance de bien vouloir acqué-

19. Copie d'une lettre du Consul britannique à Kachgar au Secrétaire du gouvernement de l'Inde, 9 juin 1927, IOR/L/PJ/12/291, File 273/26, f. 15 et lettre de I.P.I. du 18 mars 1927 adressée à D. T. Monteath (1887-1961), IOR/L/PJ/12/291, File 273/26, f. 8

20. Rapport du 23 mars 1927, IOR/L/PS/10/1145, f. 482 (le nom d'Elena Roerich n'est pas mentionné).

21. Lettre de William Peters à A. Chamberlain, 8 avril 1927, IOR/L/PS/10/1145, f. 479-480.

rir. Les épreuves n'étaient cependant pas terminées pour les trois Pétersbourgeois, puisqu'un face à face avec le redoutable colonel Bailey les attendait. En sa qualité de représentant du pouvoir colonial, ce militaire, demeuré dans l'histoire comme l'un des plus fameux espions de l'Empire britannique, se devait d'accueillir les voyageurs. Assez rapidement, il fut en mesure de fournir à ses supérieurs une nouvelle information préoccupante sur les trois voyageurs :

L'un des fils du professeur Roerich [Sviatoslav] est déjà citoyen américain et le reste de la famille est dans l'attente de papiers pour le devenir. Ils ne peuvent comprendre pourquoi les Tibétains les ont pris pour des Russes. L'expédition est entièrement américaine et signalée comme telle dans les documents ; même le passeport accordé par le Gouvernement tibétain afin que de Nagchuka [poste-frontière au nord du Tibet – D. S.], ils se rendent en Inde les désigne comme étant des Américains²².

L'information n'était pas à prendre à la légère. Aussi, lorsqu'en juin 1928, Sviatoslav déposait au consulat britannique à New York une demande de visa pour rejoindre ses parents en Inde, l'occasion fut toute trouvée pour « interroger le Gouvernement des États-Unis sur le statut national de ces individus²³ ». La réponse de Washington se révéla *a priori* rassurante :

Nicolas Roerich et sa famille ne sont pas considérés comme des citoyens des États-Unis. Il s'avère que les dossiers du Département d'État [MAE – D. S.] à Washington indiquent que cet homme est russe de par sa nationalité, mais ils ne disent pas s'il a obtenu la nationalité soviétique²⁴.

22. Lettre de F. M. Bailey au Secrétaire des affaires étrangères du Gouvernement de l'Inde, 26 mai 1928, IOR/L/PS/10/1145, f. 405. À la même époque, N. Roerich écrit à l'homme d'affaire et diplomate américain, Charles Crane (1858-1939) : « À vrai dire, même si nous n'avons pas encore nos papiers américains, dans notre tête, nous sommes déjà américains et nous travaillons déjà pour l'Amérique ». Lettre du 31 août 1928, Charles R. Crane Family Papers, Bakhmeteff Archive, Rare Book and Manuscript Library, Columbia University (New York).

23. S. Gaselee, « Professor Nicolas Roerich », 18 août 1930, IOR/L/PS/10/1146, f. 149.

24. *Ibid.* Voir également la note de l'ambassade des États-Unis à Londres, 26 juin 1928, IOR/L/PS/10/1145, f. 416.

Un terme était enfin mis à la confusion entretenue par Roerich au sujet de sa nationalité, que ce fût avant de gagner Moscou ou durant la traversée du Gansu et du Tibet entre avril 1927 et mai 1928, quand lui et ses compagnons de route n'avaient eu de cesse de se dire ressortissants américains alors qu'en réalité, aucun ne l'était²⁵.

Plusieurs raisons à cette confusion volontaire entre la nationalité du musée new-yorkais, sponsor officiel de l'expédition, et celle de l'artiste éponyme peuvent être avancées. D'une part, dans l'ouest de la Chine, alors en proie aux rivalités de militaires locaux et soumis à une forte infiltration communiste, un Russe, fût-il blanc ou rouge, ne pouvait que susciter la suspicion ; les mésaventures survenues à Khotan le rappellent. D'autre part, se déclarer américain signifiait se placer sous la juridiction d'un État à la fois extérieur aux conflits régionaux et sourcilieux sur le sort réservé à ses ressortissants. La ruse adoptée par Roerich se révéla particulièrement efficace, en Chine à coup sûr, au Tibet et en Inde sans aucun doute.

Il faut pour le comprendre rappeler qu'aux portes du Tibet, Roerich, excédé par le traitement réservé à l'expédition, prétexta l'absence de représentation diplomatique américaine dans la région pour exiger de Lhassa le droit d'en référer au représentant britannique en poste dans ce pays : c'était de nouveau laisser entendre qu'il était américain²⁶. Quant aux Britanniques, dès septembre 1925, ils s'étaient vus priés par les autorités américaines d'autoriser les voyageurs à séjourner un an au Ladakh pour s'y livrer à des activités artistiques et archéologiques²⁷. Aussi, bien avant que l'expédition n'atteignît la frontière tibétaine, conscient que Roerich

25. Le journal de Konstantin Riabinine (1877-1953), qui participa à l'expédition en 1927 et 1928, en fait état à de nombreuses reprises. Voir K. I. Riabinin, *Razvencannyj Tibet* [Le Tibet dévoilé], éd. d'A. M. Kadakin, Magnitogorsk, Amrita-Ural, 1996, p. 307. Voir aussi p. 95, 105, 123, 160, 205, 233, 307 et 319.

26. Voir Dany Savelli, « Sous les yeux d'Occident : l'expédition Roerich (1925-1928) vue par les autorités britanniques » in Katia Buffetrille et alii (éd.), *D'une Anthropologie du chamanisme vers une anthropologie du croire. Hommage à l'œuvre de Roberte Hamayon*, EMSCAT, Hors Série, 2013, p. 623-650.

27. Le gouvernement américain était intervenu à la demande du Roerich Musuem. Voir la lettre de Louis Horsch et de Frances Grant au ministre des Affaires étrangères des États-Unis, 16 avr. 1925, RG 59, Department of States, August 1910 - December 1949, 0031.II R, National Archives (Washington), [non paginé].

jouissait de solides appuis outre-Atlantique, New Delhi n'avait pas souhaité être impliqué dans la décision d'interdire à l'expédition de pénétrer sur le territoire tibétain : par précaution, aucune recommandation à Lhassa n'avait été faite par écrit à ce sujet.

Seule la crainte d'avoir affaire à un ressortissant des États-Unis à même de réclamer des réparations pour maltraitance ou non-assistance en danger et, surtout, à même d'en faire état avec force publicité, explique que le 7 février 1928 les Tibétains aient autorisé l'expédition à franchir leur frontière et que les Britanniques, au grand regret de Bailey, aient fini par laisser revenir en Inde ces explorateurs obstinés qui, durant cinq mois, avaient refusé de rebrousser chemin et enduré le froid de l'hiver himalayen sans même l'équipement nécessaire²⁸.

Si en juin 1928 le doute était certes levé sur la prétendue nationalité américaine des Roerich, la crainte d'une réaction de Washington au sujet des Roerich ne s'était pas effacée. Comment l'aurait-elle pu quand un mois plus tôt, des dizaines de quotidiens américains avaient publié le télégramme envoyé de Darjeeling au Roerich Museum dans lequel le peintre rapportait les « tortures » infligées aux « explorateurs U. S. » de la valeureuse « Expédition américaine en Asie »²⁹ ? La menace planait de voir le Royaume-Uni ouvertement impliqué dans les exactions perpétrées par les « sauvages » de l'Himalaya. Pour toutes ces raisons, quand à la fin de l'année 1928, Nicolas et ses fils émettaient le désir de se rendre en Grande-Bretagne, le secrétaire d'État à l'Inde, William Peel (1867-1937),

28. Contrairement à ce que les Roerich firent croire, les chutes de neige ne survinrent pas aussitôt leur arrivée à la frontière mongolo-tibétaine. Il leur aurait donc été possible de retourner à Oulan-Bator ou de prendre la route de Pékin. D'après M. Doubaev, l'idée de revenir dans la capitale mongole était d'emblée exclue en raison de la venue, juste après leur départ de la ville en avril 1927, de Yakob Blioumkine [Blumkin] (1900-1929) : le redoutable agent de la GPU aurait reçu l'ordre d'arrêter les voyageurs et ceux-ci, à qui on enjoignait de l'attendre, auraient alors décidé de quitter au plus vite la Mongolie. Voir Maksim Dubaev, *Rerix* [Roerich], M., « Žizn' zamečatel'nyx ljudej », 2003, p. 290. Mais l'explication est peut-être à charger ailleurs. En 1935, Youri reconnut qu'en fait, rien n'empêchait l'expédition de rebrousser chemin ou d'aller à Pékin (voir rapport de E. Teichman (1884-1944), 25 janv. 1935, IOR/L/PJ/7/1481 [non paginé]). On est en droit de penser que ce furent les Mahatma en personne (si on peut dire...) qui interdirent à l'expédition de prendre une autre route que celle de Lhassa.

29. Voir Dany Savelli, « Shambhala de-ci, de-là : syncrétisme ou appropriation de la religion de l'Autre ? », *Slavica Occitania*, 29, 2009, p. 337-338.

confiait au ministre de l'Intérieur, William Joynson-Hicks (1865-1932) :

[...] la famille est outrée par la façon dont elle a été traitée par les autorités tibétaines, et elle est pleine de gratitude pour la gentillesse montrée par notre peuple en Inde. Le fait est que le peintre, qui semble jouir d'une certaine influence aux États-Unis et y être respecté, a jusqu'ici témoigné de l'attitude bienveillante des autorités britanniques, et jusqu'à présent, pour autant que je puisse en juger, cela n'a pas été sans produire un certain effet sur les Américains. Mais Roerich, comme nous le savons, est une personne plutôt excentrique, encline à la suspicion et, si soudain il se voyait interdit d'entrée en Angleterre, il comprendrait que ce refus est fondé largement, sinon entièrement, sur les rapports que le Gouvernement de l'Inde a fait parvenir au Gouvernement de Sa Majesté au sujet de ses faits et gestes en Asie ; il en conclura à coup sûr que le mauvais traitement infligé au Tibet est dû à notre enquête et que l'attitude du Gouvernement de l'Inde a été totalement dénuée de sincérité³⁰.

Jouer au chat et à la souris, tel fut le type de rapports qui s'instaura entre les autorités britanniques et les Roerich à partir de mai 1928. Ceux-ci, loin d'être dupes de la véritable identité des responsables de leurs malheurs au Tibet, ménagèrent les autorités du pays dans lequel par « convictions théosophiques », ils avaient élu domicile ; celles-là n'osèrent pas s'opposer ouvertement aux *desiderata* de ces émigrés aux soutiens impressionnants ; si elles refusèrent toutefois à Nicolas, Sviatoslav et Youri un visa pour se rendre en Angleterre avant de rejoindre New York en juin 1929, ce fut uniquement par crainte de voir ces trois apatrides (ils voyageaient désormais avec des certificats Nansen, nous y reviendrons) refusés dans un autre pays et s'installer définitivement au Royaume-Uni.

Étrangement le fait qu'Elena – souffrante – ait été autorisée à rester au Pendjab, n'est guère commenté dans les archives britanniques. Pourtant, c'était là accorder à Nicolas Roerich et à ses fils un excellent motif pour exiger d'être admis à nouveau en Inde. Or un incident survenu à la veille de leur départ pour les États-Unis signalait clairement que la famille n'avait nullement l'intention de renoncer à voisiner avec les Mahatma.

30. Lettre de W. Peel à W. Joynson-Hicks, 30 nov. 1928, IOR/L/PS/10/1145, f. 321-322.

IV. Le réseau international constitué par Nicolas Roerich

Au printemps 1929, les Roerich faisaient l'acquisition, auprès du maharaja de Mandi, d'une propriété à Naggar, dans l'actuel Himachal Pradesh. Au regard de la loi indienne, l'acquisition était illégale mais, comme elle avait été faite au nom du Nicholas Roerich Museum, désireux d'ouvrir dans l'Himalaya un centre de recherches, les autorités américaines, averties de l'opposition du gouvernement colonial, s'empressaient de faire valoir que le Nicholas Roerich Museum et l'Himalayan Research Institute (enregistré à Naggar en mars 1930) étaient deux institutions nationales et que les Roerich, indépendamment de leurs prétentions injustifiées à se dire américains, en étaient les représentants. Ce qui était aussitôt reconnu comme « le premier signe d'une intervention officielle du Gouvernement des États-Unis au nom du Roerich Museum³¹ » portait ses fruits : la transaction était entérinée.

L'année suivante, Washington avait une fois encore l'occasion d'intervenir au nom du musée new-yorkais. On l'aura deviné, ce fut lors du retour en Inde de Nicolas et de Youri.

Les faits sont les suivants : à New York, le consulat britannique refusant d'accorder aux deux hommes un visa pour l'Inde, ceux-ci décidèrent de se rendre en Angleterre afin de « renouveler par lettre et en personne leur demande³² » (le fait indique que, cette fois au moins, l'entrée au Royaume-Uni ne leur fut pas interdite). Tandis qu'à Londres, les services de l'India Office se montraient tout aussi inflexibles, Nicolas et Youri Roerich faisaient valoir la nécessité urgente de rejoindre Elena toujours plus souffrante au fur et à mesure que le temps passait. Rien n'y fit jusqu'à ce qu'une campagne de soutien, d'une ampleur sans commune mesure avec celle organisée en 1928 pour l'obtention du visa indien de Sviatoslav³³, se mit en place pour aider les deux hommes dans leurs démarches.

Ce fut d'abord le Nicholas Roerich Museum qui sollicita une nouvelle fois l'appui du gouvernement américain. En avril 1930,

31. S. Gaselee, «Professor Nicolas Roerich», déjà cité, f. 150 v. À vrai dire, les États-Unis étaient déjà intervenus auprès du Gouvernement de l'Inde en septembre 1925 afin que les membres de l'expédition puissent résider un an au Ladakh (voir *supra*).

32. *Ibid.*, f. 151 v.

33. Chklaver s'était alors révélé une nouvelle fois très efficace pour recourir à ses contacts dans le monde politique et diplomatique. Voir lettre de G. Chklaver à N. Roerich, 14 juil. 1928, Centre International des Roerich [désormais suivant son sigle russe MTSR] (Moscou), F. 1, op. 5-1, № 613, f. 3 v. et S. Gaselee, «Professor Nicolas Roerich», déjà cité, f. 149.

celui-ci engagea son ambassade à Londres à intervenir. Le motif allégué était inchangé : le Roerich Museum était une institution « gérée et financée par des citoyens américains », « placée sous la juridiction de l'éducation de l'État de New York » et les Roerich en étaient ses représentants³⁴. L'argument, imparable, justifiait une intervention auprès du Foreign Office.

Ce fut ensuite l'antenne parisienne du musée new-yorkais, l'Association française des amis du Musée Roerich, créée en juin 1929, qui s'engagea à son tour dans la campagne. Rien ne vaut les courriers de sa présidente, Marie de Vaux Phalipau (*ca.* 1862 – ap. 1946), pour connaître les détails de l'action menée d'abord à Londres, puis à Paris par Nicolas et Youri, assistés du fidèle Chklaver. Ainsi, le 23 avril 1930, Marie de Vaux Phalipau écrivait à Esther Lichtmann (1892-1990), une des collaboratrices new-yorkaises du musée, alors au chevet d'Elena :

Tous les trois [Nicolas Roerich, Youri Roerich et Chklaver] paraissent très-occupés et très-satisfaits ; ils voient de nombreux diplomates, entre autres M. de Fleuriau³⁵ Ambassadeur de France, M. Djuritch Ministre de Yougoslavie³⁶, des hommes politiques Anglais, des membres de la Délégation Française à la Conférence de la Paix qui sont, comme eux, installés au Carlton Hôtel³⁷.

Le 4 juin, Marie de Vaux Phalipau rapportait à sa correspondante qu'après plus de six semaines de démarches auprès de « deux ambassadeurs, quatre Ministres plénipotentiaires, une demi-douzaine de grandes banques, des membres du Parlement, de la haute aristocratie », le père et le fils étaient « de guerre lasse » venus à Paris « essayer si des démarches indirectes ne réussiraient pas

34. Citation du télégramme de J. P. Cotton (?-1931), ministre par intérim, à l'Ambassade américaine à Londres, 25 avril 1930, p. 15, in Memorandum, 4 avril 1935, National Archives (Washington), copie conservée au NRM.

35. Aimé de Fleuriau (1870-1938) : ambassadeur en Grande-Bretagne de 1924 à 1933.

36. Georgi Djuritch (?) : nous n'avons trouvé aucun renseignement à son sujet.

37. Lettre de M. de Vaux Phalipau à E. Lichtmann, 23 avr. 1930, MTsR, F. 1, op. 7, № 679, f. 13. Pour cette citation et les suivantes de M. de Vaux Phalipau, nous conservons les particularités orthographiques et typographiques des documents originaux.

mieux »³⁸. Le 19 juillet, la même dressait une liste impressionnante des démarches en cours :

M. Louis Marin³⁹ est allé personnellement demander au Ministère des Affaires Étrangères une intervention près le Gouv. Anglais. Au nom de l'Association Française des Amis du Roerich Museum j'ai écrit une lettre pressante à Lord Tyrrell, ambassadeur de Grande Bretagne à Paris⁴⁰. Hier le Professeur Roerich a eu une entrevue avec M. Raymond Poincaré⁴¹. Tout cela aura-t-il un résultat ? Depuis son arrivée en Europe, c'est-à-dire depuis le 12 Avril, le Professeur Roerich n'a jamais cessé un jour, tant à Londres qu'à Paris, de faire agir les plus hautes influences ; il a multiplié les démarches sans jamais se lasser. Partout, sauf près des autorités Britanniques, il a rencontré de chaudes sympathies ; quatre Ambassadeurs ont fait une démarche collective, le Président Masaryk a autorisé son fils, le Ministre à Londres⁴², à insister en son nom. Je ne vois pas quelle nouvelle influence on peut faire jouer puisqu'en ce moment la Grande Duchesse Xénia⁴³ s'adresse à la Reine d'Angleterre⁴⁴.

Le 30 juillet 1930, c'étaient « 75 Ambassadeurs, Ministres, Évêques, hommes politiques de divers pays qui [étaient] intervenus pour l'obtention des visas » tandis que le gouvernement français,

38. Lettre de M. de Vaux Phalipau à E. Lichtmann, MTsR, F. 1, op. 7, n° 679, f. 15.

39. Louis Marin (1871-1960) : anthropologue, spécialiste des peuples sibériens et ministre à plusieurs reprises. Il fut également président d'honneur de l'Association française des amis du Roerich Museum. Dans une lettre du 23 oct. 1930 à N. Roerich, Chklaver rapporte que Marin se dit prêt à intervenir « une nouvelle fois » auprès de P. Berthelot au MAE (MTsR, F. 1, op. 5-1, n° 613, f. 19 v.)

40. William George Tyrell (1866-1947) : ambassadeur britannique en France de 1928 à 1934.

41. Raymond Poincaré (1860-1934) : président de la République de 1913 à 1920, il n'exerça plus de fonction officielle après 1929.

42. Jan Masaryk (1886-1948) : fils de Thomas Masaryk, il est nommé ambassadeur en Grande-Bretagne en 1925. De 1940 à son assassinat en 1948, il sera ministre des Affaires étrangères du gouvernement tchécoslovaque en exil. En 1930, il est marié à Frances Crane Leatherbee, la fille de Charles R. Crane, un proche des Roerich (voir note 22).

43. Xénia Alexandrovna (1875-1960) : sœur de Nicolas II, exilée en Angleterre après la révolution d'Octobre. Roerich eut l'occasion de la rencontrer à des expositions au moins deux fois, en 1902 et en 1914.

44. Lettre de M. de Vaux Phalipau à E. Lichtmann, 19 juil. 1930, MTsR, F. 1, op. 7, N° 679, f. 17.

par le biais de son ambassadeur, Aimé de Fleuriau, tentait « d'urgence » une nouvelle démarche⁴⁵.

Marie de Vaux Phalipau n'exagère en rien, un rapport britannique du 18 août corrobore ses comptes-rendus à Esther Lichtmann :

Les Roerich cherchent par tous les moyens à être pistonnés et font preuve d'une grande habileté pour y parvenir ; ils ont envoyé (une fois retirés à Paris) de nombreuses demandes et protestations et encouragé un nombre incalculable de personnes à en faire autant. Leur impatience à se rendre en Inde est à mettre sur le compte du mauvais état de santé de Mme Roerich (bien que le Gouvernement de l'Inde ne pense pas qu'il soit très sérieux) et sur celui des projets scientifiques et artistiques du Roerich Museum. L'Ambassade des États-Unis à Londres a, sur ordre du Département d'État, accompli des démarches semi-officielles à trois reprises, l'Ambassade de France à deux reprises ; trois correspondants de journaux américains à Londres m'ont interrogé à ce sujet ; le Dr. Hagberg Wright⁴⁶, de la London Library, a écrit ; le Vice-Président de la Westinghouse Electric Corporation (États-Unis) a envoyé un télégramme ; le Métropolitain de l'Église russe des États-Unis⁴⁷ a télégraphié ; M. Talbot Mundy⁴⁸, un auteur britannique qui réside à New York, a envoyé deux télégrammes, un à Lord Grey of Falldon⁴⁹ et un, assez bizarrement, à ses agents littéraires à

45. Lettre de M. de Vaux Phalipau à E. Lichtmann, 30 juil. 1930, MTSR, F. 1, op. 7, № 679, f. 18.

46. Charles Theodore Hagberg Wright (1862-1940) : directeur de la prestigieuse London Library de 1893 à sa mort. Nous n'avons pu déterminer ses liens avec N. Roerich.

47. Il s'agit du Métropolitain Platon (1866-1934). La lettre qu'il adressa le 21 août 1930 au Foreign Office est reproduite in National Archives of India [désormais NAI] (New Delhi), Foreign and Political Department, File 331 (2)-X of 1926-1927, p. 88.

48. Talbot Mundy (1879-1940) : écrivain britannique installé aux États-Unis, auteur de livres d'aventures et de science-fiction, très marqué par la théosophie. Il est vice-président de la Society of Friends of the Roerich Museum établie à New York. Voir sa lettre du 11 déc. 1930 à R. T. Peel (ca 1893-1945), IOR/L/PS/10/1146, f.137-139. Sur ses démarches auprès des Britanniques, voir également NAI, Foreign and Political Department, File 331 (2)-X of 1925, p. 68-69.

49. Vraisemblablement Edward Grey, vicomte de Falldon (1862-1933) : homme politique et ornithologue britannique, ministre des Affaires étrangères de 1905 à 1916, chancelier de l'Université d'Oxford de 1928 à 1933.

Londres, Messieurs Curtis Brown (Limited) ; enfin, une association française a effectué des démarches auprès de notre Ambassade à Paris⁵⁰. Tout cela est arrivé au Foreign Office ; de son côté, l'India Office a reçu des courriers de l'archevêque de Cantorbéry⁵¹ et par son intermédiaire, du Cardinal Bourne⁵², du Duc de Somerset⁵³, de Sir B. Peto⁵⁴ et de Sir Bernard Pares⁵⁵. Le secrétaire privé du Premier ministre a aussi retransmis à l'India Office plusieurs attestations de la part d'un ami américain de Roerich reçues par Lilan Wald⁵⁶, une amie du Premier ministre qui est aux États-Unis⁵⁷.

Il vaut la peine de s'attarder sur ces témoignages : ils comptent parmi les plus précieux sur l'extraordinaire réseau international que Nicolas Roerich constitua. Composé essentiellement de membres de la noblesse, de diplomates, d'hommes politiques, de prélats (mais de peu d'artistes), ils montrent le peintre en relation avec ces milieux influents qu'il affectionnait et au sein desquels il souhaitait s'illustrer, que ce fût en revendiquant une extraction noble remontant aux Riourik, en œuvrant dans les hautes sphères diplomatiques ou bien encore en se rêvant à la tête d'une théocratie eurasiatique. Le 19 septembre 1930, fort d'avoir soulevé une telle tempête, Roerich confiait, non sans une pointe de malice, au ministre d'État de l'Inde, William Wedgwood Benn (1877-1960), que « la presse, contre [s]a volonté, a[vait] eu vent de [s]on cas et ainsi encouragé

50. Il s'agit bien entendu de l'Association des amis du Musée Nicolas Roerich. Voir copie de la lettre de M. de Vaux Phalipau à Lord Tyrell, 17 juil. 1930, IOR/L/PS/10/1145, f. 50-51.

51. Il s'agit de William Cosmo Gordon Lang (1864-1942), archevêque de Cantorbéry de 1928 à 1945.

52. Cardinal Francis Bourne (1861-1935) : archevêque de Westminster de 1903 à sa mort. Il fut prié par le cardinal Maglione (1877-1944), alors nonce apostolique en France, d'intervenir auprès du gouvernement britannique en faveur de N. Roerich. Voir à ce sujet la lettre de M. de Vaux Phalipau à E. Lichtmann, 4 sept. 1930, MTSR, F. 1, op. 7, № 679, f. 19.

53. Il s'agit vraisemblablement d'Edward Seymour (1860-1931), 16^e tenant du titre. Son épouse Rowena (?-1950) fut en relation avec l'Association française des amis du Roerich Museum.

54. Sir Basil Peto (1862-1945) : homme politique britannique.

55. Sir Bernard Pares (1867-1949) : historien britannique spécialiste de la Russie.

56. Lilian Wald (1867-1940) : célèbre éducatrice et infirmière new-yorkaise.

57. S. Gaselee, «Professor Nicolas Roerich», déjà cité, f. 152.

de nombreuses rumeurs infondées et nuisibles⁵⁸ ». Le service de presse du Roerich Museum se révélait décidément très efficace une fois encore...

« Pressé de toute part⁵⁹ », le Gouvernement britannique capitula : le 5 octobre 1930, les visas étaient promis pour le courant du mois⁶⁰. Le lendemain, Nicholas Roerich avertissait Wedgwood Benn de son départ imminent pour Pondichéry, sans omettre de rappeler, à toutes fins utiles, les relations cordiales qu'il entretenait avec le primat de l'Église d'Angleterre :

Son Excellence l'Archevêque de Cantorbéry et d'autres personnes respectables nous ont appris que la question des visas est en train d'être considérée favorablement. Afin de ne pas perdre deux semaines et d'être au plus vite près de mon épouse souffrante, j'embarque pour Pondichéry. J'espère qu'une fois sur place, l'affaire aura été réglée, car je suis d'avis que ma présence auprès de mon épouse ne saurait créer quelque complication que ce soit aux Indes britanniques⁶¹.

Le 27 novembre 1930, alors que les Roerich séjournaient depuis plus d'un mois dans le comptoir français, Marie de Vaux Phalipau s'inquiétait du retard des services consulaires britanniques à tenir leur promesse et ce faisant, soulignait le caractère exceptionnel de la campagne de soutien qui se poursuivait encore :

Les démarches se multiplient à tel point que nous avons épuisé toutes les influences imaginables ; je me demande même si nous n'avons pas été trop loin. Plusieurs diplomates, après avoir accompli des démarches sans précédent, disent qu'ils ne peuvent récidiver sans la crainte de compromettre leurs Gouvernements respectifs⁶².

Le 5 décembre, ses craintes s'évanouissaient : Nicolas et Youri étaient enfin admis aux Indes britanniques ; le 11, ils avaient rejoint Elena.

58. IOR/L/PJ/7/1481 [non paginé]. Voir, dans la presse, « India Said to Regard Roerich as Pro-Soviet » *New York Times*, 18 juil. 1930 et « Roerich Denied Visa to Visit Wife Ill », *New York World*, 19 juil. 1930.

59. Suivant l'expression de M. de Vaux Phalipau. Lettre à E. Lichtmann, 6 oct. 1930, MTSR, F. 1, op. 7, n° 679, f. 20.

60. *Ibid.*

61. IOR/L/PJ/7/1481 [non paginé].

62. Lettre de M. de Vaux Phalipau à E. Lichtmann, 27 nov. 1930, MTSR, F. 1, op. 7, n° 679, f. 26.

V. Au bord de l'incident diplomatique

L'agitation autour des visas de Nicolas et Youri Roerich fut cause de tensions nationales et internationales, mineures certes, mais qui valent la peine d'être signalées en raison de ce qu'elles dévoilent de l'ampleur des intrigues menées par l'artiste. Ainsi, à Washington, on se montra agacé par l'attitude de l'ambassade américaine à Londres, que l'on accusa d'« accès de snobisme vis-à-vis du Foreign Office » alors que « le Professeur Roerich [était] la victime des persécutions coloniales mesquines du genre de celles auxquelles se heurtent régulièrement les intérêts américains dans les possessions britanniques en Asie⁶³ ». On s'agaça également du « caractère hyper suspicieux des autorités indo-britanniques » alors même que la Grande-Bretagne venait de rétablir les relations diplomatiques avec l'Union soviétique interrompues en mai 1927⁶⁴. De fait, vue des États-Unis, l'affaire Roerich prenait une ampleur exagérée. Le 28 septembre 1930, dans une lettre au vice-ministre du Foreign Office, le diplomate américain Prentiss B. Gilbert (1883-1939) regrettait de voir l'incident au sujet des visas devenir « une cause de désaccord entre les peuples anglais et américains » :

[...] je prévoyais que cette affaire allait devenir une *cause célèbre*, qu'elle serait révélée par la presse, que la presse américaine critiquerait le Gouvernement britannique, et j'étais d'avis qu'il était de notre devoir d'empêcher des incidents de ce genre qui prennent une importance démesurée, et ce parfois au détriment de nos deux pays⁶⁵.

En décembre 1930, au terme de cette affaire, le ministère américain des Affaires étrangères concluait :

Les Britanniques ont les pleins pouvoirs pour expulser ou déporter définitivement les Roerich et ils n'ont qu'eux-mêmes à blâmer pour ne pas l'avoir fait plus tôt [...]. Finalement, le seul fait que des gens soient un peu étranges ou un peu fanatiques n'est pas une raison pour

63. Mémoire, 27 déc. 1929, Division of Western European Affairs, Department of States, National Archives (Washington), 031.II. Q 62/27 d'après une copie conservée au NRM.

64. *Ibid.*

65. Lettre de Prentiss B. Gilbert à Hugh Dalton (1867-1962), IOR/L/PJ/7/1481 [non paginé] (« *cause célèbre* » en français dans le texte).

qu'ils soient victimes d'une attitude officielle elle-même étrange et fanatique⁶⁶.

C'était pointer l'embarras des Britanniques désireux de se débarrasser à tout prix de cette encombrante famille russe, mais soucieux dans le même temps de préserver l'image d'État de droit du royaume.

Si les États-Unis s'agacèrent de l'attitude britannique, le Foreign Office, lui, fut particulièrement exaspéré par l'intervention française. Ainsi Stephen Gaselee fut-il excédé par une lettre d'Aimé de Fleuriau, invoquant « la haute réputation artistique et scientifique de M. Roerich » et « la considération dont il joui[ssait] tant en France qu'à l'étranger⁶⁷ ». À J. C. Walton, secrétaire du département politique de l'India Office, il expliqua :

Au membre de l'Ambassade de France qui m'a apporté la lettre, j'ai dit que j'allais lui soumettre un cas similaire : supposez qu'il y a cinq ans, quand les Français rencontraient une période difficile au Maroc lors de la Guerre du Rif, un membre de notre ambassade à Paris se soit rendu au Quai d'Orsay et se soit enquis d'un visa pour, mettons, deux Allemands afin que ceux-ci poursuivent des explorations archéologiques au Maroc. Qu'elle aurait été alors la réaction de Paris, et surtout qu'elle aurait été celle des autorités locales à Rabat ?⁶⁸

Cette même exaspération fut à nouveau perceptible quand, le 4 septembre, Fleuriau aborda Robert Vansittart (1881-1957) à la Cour de Saint-James. Au diplomate français qui déclara intervenir au nom d'Aristide Briand (1862-1932), son ministre de tutelle, et « d'autres personnes importantes en France », le premier secrétaire particulier de Ramsay MacDonald (1866-1937) rétorqua sèchement que Roerich était « un individu *louche* et un fauteur de troubles qui ne faisait que créer des ennuis à force de remuer ciel et terre » ; pour sa part, il ne souhaitait plus en entendre parler⁶⁹.

Pourquoi, demandera-t-on, ces démarches insistantes du côté français, à l'encontre de la prudence diplomatique ? Indéniablement, l'Association française des amis du Roerich Museum n'y fut

66. M. Marriner & William Castle, Mémoire, 6 déc. 1930, Division of Western European Affairs, Department of States, National Archives (Washington), 031.II. R 62/142 1/2 d'après une copie conservée au NRM.

67. Copie de la lettre d'A. de Fleuriau à S. Gaselee, 29 avril 1930, IOR/L/PJ/7/1481 [non paginé].

68. Lettre du 5 mai 1930, IOR /L/PJ/7/1481 [non paginé]

69. Lettre de S. Gaselee à R. H. Campbell, 12 sept. 1930, IOR/L/PJ/7/1481 [non paginé] (*louche* : en français dans le texte).

pas étrangère. Rappelons qu'outre le rapprochement culturel franco-américain inscrit dans ses statuts, son propos était de promouvoir l'action de Roerich en faveur de la protection des œuvres d'art en temps de guerre, action qui avait d'ailleurs valu à l'artiste une nomination au Prix Nobel de la Paix en mars 1929 (elle serait suivie de deux autres en 1933 et 1935). Pour parvenir à ces fins, les deux piliers de l'association, Marie de Vaux Phalipau et Georges Chklaver, détenteurs chacun d'un impressionnant carnet d'adresses, fréquentaient assidûment diplomates, hommes politiques, militaires de haut rang, professeurs d'université et membres de la noblesse, bref l'élite d'une société encore profondément traumatisée par la Première Guerre mondiale. En 1930, celle-ci ne pouvait que compatir à l'anxiété de l'apôtre de la paix que l'arbitraire anglais séparait de son épouse souffrante.

VI. Nicolas Roerich, citoyen français ?

L'Association, que les services spéciaux britanniques finirent par surveiller⁷⁰, explique-t-elle à elle seule l'implication du gouvernement français ? Pas entièrement, répondrons-nous, si l'on tient compte que le 4 novembre 1930, l'affaire Roerich connaissait un nouveau rebondissement : le peintre, alors à Pondichéry dans l'attente du fameux sésame pour les Indes britanniques, se targuait désormais d'être français depuis 1923 et de détenir à ce titre un passeport français⁷¹ !

Il faut, pour démêler l'affaire, rappeler que lors de son séjour en France entre mai et novembre 1923, Roerich avait obtenu un certificat d'identité (n° 1447) de la préfecture de police de Paris. La mention qui figure sur ce document (conservé aujourd'hui dans l'actuel Nicholas Roerich Museum) :

Le présent certificat n'est pas valable pour le retour dans le pays qui l'a délivré sans une mention spéciale inscrite sur le présent document. Il cessera d'être valable si le porteur pénètre à un moment quelconque en Russie

indique qu'il s'agissait d'un « certificat Nansen » et non d'une pièce d'identité « ordinaire ». De retour de New York, Roerich obtenait

70. Voir le rapport très informé sur l'Association en date du 12 avril 1932 intitulé « Nicholas Roerich Museum », IOR/L/P&J/12/291, File 273/26, f. 62-63.

71. « Note regarding Professor R. Roerich and various members of the party », IOR/L/PS/10/1146, f. 49.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
PRÉFECTURE DE POLICE

CERTIFICAT D'IDENTITÉ

Paris, le 29.5.1923

Valable jusqu'au 29.5.1924

Le présent certificat n'est pas valable pour le séjour dans le pays qui l'a délivré sans une autorisation spéciale inscrite sur le présent document. Il cesse d'être valable si le porteur pénètre, à un moment quelconque en Russie.

Signalement	Nom de famille: Roerich
Taille: moyenne	Prénoms: Nicolas
Age: 48 ans	Date de naissance: 27.7.1874
Cheveux: bruns	Lieu de naissance: Petrograd
Yeux: bleus	Nom de famille du père: Roerich Constantin
Vierge: ovale	Nom de famille de la mère: Malochukof Marie
Nos: rectes	(Origine russe, après acquiescement nationalité)
Signes particuliers	Profession: artiste peintre
Observations	Ancien domicile en Russie: Petrograd
	Résidence actuelle: 14 rue Byron Paris

Le soussigné certifie que la photographie et la signature apposées ci-contre sont bien celles du porteur du présent document.

LE PRÉFET DE POLICE:

Pour le Préfet de Police et par autorisation,
Le Chef de Bureau

1447

Nicolas Roerich

Certificat d'identité de Nicolas Roerich établi à Paris le 29 mai 1923
© Nicholas Roerich Museum (New York)



Verso du certificat d'identité de Nicolas Roerich établi à Paris le 29 mai 1923.

Ce certificat fut visé pour l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Confédération helvétique, l'Italie, Djibouti, Pondichéry et l'Indochine.

© Nicholas Roerich Museum (New York)

le 19 décembre 1924 un nouveau certificat du même genre (n° 4258) visé, cinq jours plus tard, pour l'Inde.

Bien entendu, ces certificats (ou « passeports Nansen ») ne signifiaient en rien la naturalisation de leur porteur dans le pays qui les avait délivrés. Mais, dans le cas présent, les fonctionnaires britanniques furent visiblement dépassés par l'aplomb et l'entregent peu ordinaires de Roerich au point que d'une administration à une autre, on ne sut plus très bien, semble-t-il, en vertu de quels documents ce « cinglé russo-américain⁷² », comme on l'appelait, avait été autorisé à entrer en Inde. Les agents de New Delhi consignèrent même les témoignages de deux collaborateurs de l'Himalayan Research Institute comme si leur analyse pouvait donner la solution de l'énigme. Celui du colonel E. A. Mahon, rapportait que la famille Roerich se disait française et « que leur fils [avait] fait son service militaire dans un régiment de cavalerie française⁷³ » ; celui du zoologiste américain Walter Norman Koelz (1895-1989) évoquait le passeport français de Nicolas Roerich obtenu « à titre de citoyen français ». « La référence au passeport français, ajoutait-il, est peut-être erronée, mais si elle l'était, il serait pertinent de savoir si M. Roerich a jamais fait pression pour être naturalisé aux États-Unis⁷⁴ ».

Décidément, même l'apparente naturalisation française de Roerich ne réglait pas la question de sa prétendue nationalité américaine... En un mot, l'affaire était loin d'être simple. Ne confondait-

72. Remarque de M. F. Cleary, NAI, File 331 (2)-X of 1925, p. 5 (en anglais : « Russo-American crank »).

73. Lettre de J. C. Walton à J. A. O. Fitzpatrick, 30 janv. 1931, IOR/L/PS/10/1146, f. 60. De toute évidence, il s'agit d'une allusion au fait que venu étudier à Paris d'août 1922 à novembre 1923, Youri avait suivi dans le même temps la formation militaire proposée sur place par le général blanc Nikolai Golovine (1875-1944). Voir Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix...*, op. cit., M., Ariavarta-Press, 2004, t. II, p. 16. C'est peut-être moins l'espoir de poursuivre la lutte armée contre les bolcheviks que celle de se rendre utile à l'expédition au Tibet projetée par ses parents qui engagea Youri à suivre cette formation.

74. Memorandum (Londres), 7 avr. 1932, IOR, L/PJ/12/291, File 273/26, f. 57-61. Nicolas Roerich et ses fils cherchèrent bel et bien à obtenir la nationalité américaine en 1929 à en croire la copie d'une lettre de Louis Horch au politicien Sol Bloom (1870-1949) en date du 13 avril 1929 conservée au NRM et une lettre d'Elena Roerich à Louis Horch en date du 14 mai 1929 (in E. Rerix, *Pis'ma* [Lettres], t. 1, 1919-1933, éd. de T. O. Knižnik, M., MTsR, 2011, p. 68-69).

on pas les passeports français des Roerich avec les certificats Nansen obtenus à Paris⁷⁵ ? En janvier 1933, R. T. Peel de l'India Office répondait par la négative et assurait qu'à Pondichéry, Nicolas et Youri Roerich avaient bel et bien présenté aux autorités britanniques des passeports français émis à Paris le 3 juillet 1930⁷⁶ ; il engageait à s'adresser directement au Gouvernement français pour enfin comprendre « pour quelle raison un passeport français a[vait] été accordé à quelqu'un qui [était] apparemment de par sa naissance un sujet russe et qui, par la suite, a[vait] prétendu être naturalisé [français], et, muni de cette naturalisation, avait beaucoup voyagé à l'intérieur du territoire russe⁷⁷ ». Au courrier qui lui fut adressé le 7 février par l'ambassade britannique à Paris⁷⁸, le Quai d'Orsay répondait le 19 juillet, en se fiant aux indications du ministère de l'Intérieur, que les Roerich étaient des étrangers, qu'ils avaient obtenu le 3 juillet 1930 des passeports au titre de « réfugiés russes » et qu'on n'avait pas « trouvé trace dans les archives de la Chancellerie d'un dossier de naturalisation au nom de Roerich⁷⁹ ». Qu'on nous permette de confirmer les dires du ministère : aucun des membres de la famille Roerich ne figure dans la *Liste alphabétique des personnes ayant acquis ou perdu la nationalité française par décret*⁸⁰, aucun n'apparaît dans le volumineux fichier des « Naturalisations, admissions à domicile, réintégrations, autorisations de servir à l'étranger accordées par décret » conservé aux Archives nationales à Paris⁸¹.

75. Hypothèse évoquée dans une lettre émanant de l'India Office, 3 nov. 1932, NAI, Foreign and Political Department, File 331 (2)-X of 1925, p. 89.

76. Lettre du 12 janv. 1933 au Vice-Secrétaire du Foreign Office, IOR/L/PJ/7/1481 [non paginé]. Les passeports portent les numéros 26867 et 26868.

77. Citation d'une lettre du 26 sept. 1932 à J. C. Walton (India Office), IOR/L/PJ/7/1481 [non paginé].

78. Traduction de la lettre en français, Archives nationales (Fontainebleau), « Fonds de Moscou », Service central d'identité des étrangers, « Roerich, Nicolas », juin 1933, f. 7.

79. Lettre du MAE (Paris) à l'Ambassade de Grande-Bretagne à Paris, 19 juil. 1933, IOR/L/PJ/7/1481 [non paginé].

80. Ministère de la Santé publique et de la population. Direction générale de la population. Sous-direction des naturalisations, *Liste alphabétique des personnes ayant acquis ou perdu la nationalité française par décret*, éd. Maurice Loisel, Paris, Imprimerie nationale, 1948-1953. Cette liste, publiée en plusieurs volumes, couvre les années 1900 à 1950.

81. Fichier BB27 1260 à 1403, conservé sous forme de microfilms.

Mais alors, s'ils n'avaient jamais été des citoyens français, par quel tour de passe-passe Nicolas et Youri Roerich avaient-ils réussi en 1930 à être les détenteurs de passeports français que rien ne distinguait de « vrais » passeports français ? Un texte de Nicolas Roerich daté de 1939, et paru en 1995 seulement, donne la clé de l'énigme :

Le Président Doumergue ordonna qu'un passeport français nous fût remis à titre honorifique, et si ce passeport ne nous faisait pas citoyens français pour autant, il fut merveilleusement utile pour passer d'un pays à un autre⁸².

Que s'était-il produit précisément ? Dans la relation que Roerich donna de son audience à l'Élysée⁸³, il laisse entendre que l'essentiel de son entretien le 13 juin 1930 avec Gaston Doumergue (1863-1937), porta sur ses activités en faveur de la paix et sur les échanges artistiques franco-américains⁸⁴ ; il n'évoque pas de discussion au sujet des difficultés rencontrées à Londres. Pourtant, s'il fallait dater l'obtention de cette faveur spéciale que fut ce passeport français sans naturalisation, cela ne peut être que de ce jour-ci : on imagine mal en effet que ses déconvenues en Angleterre n'aient pas été mentionnées devant le Chef de l'État alors même qu'Aristide Briand, on le sait, s'en était mêlé.

Notons que le « fait du prince » permit à Nicolas et à Youri un anoblissement inespéré, même si de pure apparence : la particule « de » qu'ils accolèrent désormais à leur nom, tout en francisant leurs origines, revenait à légitimer leur prétention à cette ascendance noble dont ils rêvaient. Au Foreign Office comme à l'India Office, on ne manqua pas de s'amuser de cette nouvelle facétie... En attendant, passé le 3 juillet 1930, l'intervention du Quai d'Orsay

82. Nikolaj Rerix, « Passport » [Passeport], *Listy Dnevnika*, t. II (1936-1941), M., Mezhdunarodnyj Centr Rerixov, 1995, p. 263-264.

83. Cette audience obtenue par G. Chklaver s'inscrivit dans une série de rencontres avec des membres du gouvernement français. Selon Chklaver, Roerich rencontra également François Piétri (1882-1966), ministre des Colonies, Pierre Marraud (1861-1958), ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Eugène Lautier (1867-1935), sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts et André François-Poncet (1887-1978), sous-secrétaire d'État à l'Économie nationale. Voir *Le Messager français du Roerich Museum* (Paris), 1, 1930, p. 36.

84. Nicolas Roerich, « Audience du Président de la République française », *Le Messager français du Roerich Museum*, 1, 1930, p. 5 et 41.

pour défendre ces deux ressortissants aux papiers d'identité français devenait légitime.

VII. Conserver un passeport français pour entrer au service d'un ministère américain

Conserver un passeport français ne fut pas chose aisée. L'instabilité ministérielle caractéristique de la période vit l'Association perdre peu à peu ses appuis dans le monde politique. De surcroît, les répercussions du krach boursier d'octobre 1929 se traduisirent en France par une montée de la xénophobie tandis, que l'assassinat, le 7 mai 1932, du président Paul Doumer (1857-1932) par le Russe blanc Paul Gorgulov (1895-1932), entraînait la promulgation précipitée d'une nouvelle loi selon laquelle « désormais aucun passeport français ne [pouvait] être accordé à un étranger à moins que celui-ci n'[eût] son domicile en France ». Marie de Vaux Phalipau, que nous citons ici, ajoute : « *cela sans la moindre exception* et quelles que soient la notoriété, l'honorabilité et la situation sociale des étrangers qui sollicitent le passeport⁸⁵ ». Le 5 mars 1933, la même prévenait une fois encore Youri de la difficulté à conserver valides les passeports accordés à l'été 1930 et, à cette occasion, révélait le nom de certains des appuis politiques de l'Association :

Nous sommes extrêmement angoissés au sujet des visas ; sous certains rapports la situation est plus grave qu'en 1930. Alors vous étiez dans votre droit et il s'agissait de venir à bout de certaines préventions injustifiées.

Maintenant il n'y a aucune mauvaise volonté, le Gouvernement Français ne demanderait qu'à vous être agréable ; mais pour cela il est nécessaire de violer la loi toute récente sur le statut des étrangers qui a été votée à la suite de l'assassinat du Président Doumer. Or avec les changements du Ministère qui se sont multipliés il ne reste au quai d'Orsay aucun des fonctionnaires qui nous ont aidés il y a trois ans.

M. Ph. Berthelot⁸⁶ a quitté le Ministère, M. Sicard⁸⁷ et plusieurs autres ont des postes à l'étranger ; nos amis les plus dévoués sont en

85. Lettre de M. de Vaux Phalipau à Nicolas Roerich, 23 oct. 1932, MTsR, F.1, op. 5-1, n° 275, f. 87-87 v. Sur la loi du 10 août 1932, voir Marcel Livian, *Le Régime juridique des étrangers en France*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1936, p. 12.

86. Philippe Berthelot (1866-1934) : ami de nombreux artistes et écrivains, il joua un rôle de premier plan au ministère des Affaires étrangères jusqu'en février 1933. En 1929, il eut l'occasion d'intervenir auprès du consul français à Bombay pour que les passeports de Nicolas Roerich et de ses fils

opposition politique avec le Ministère actuel. Le Président Doumergue est en Égypte, le Maréchal Franchet d'Esperey⁸⁸ en Afrique etc. Il nous faut donc trouver de nouveaux soutiens, mettre toutes nos relations en jeu, sans savoir s'il sera possible d'obtenir cette « illégalité » car c'est malheureusement une illégalité que nous sollicitons⁸⁹.

Cependant, en dépit des craintes de la présidente de l'Association, l'énergique Chklaver réussissait *in extremis* à obtenir la prolongation des deux passeports sans que Nicolas et Youri eussent à se rendre en France métropolitaine⁹⁰. Le 15 mai, Marie de Vaux Phalipau rapportait le caractère exceptionnel de cette faveur :

Il y a quelques jours une personnalité du Ministère des Affaires Étrangères dont nous avons eu beaucoup à nous louer au moment du renouvellement des passeports, m'a invitée à prendre le thé. J'ai été assez surprise de me trouver seule et il m'a dit avoir une communication grave à me faire – voici exactement ses paroles : « Le renouvellement du visa des passeports français accordés au professeur Nicolas de Roerich et à son fils Georges [Youri – D.S.], a été en quelque sorte obtenu par surprise. Le Dr. Chklaver a agi si rapidement qu'il a profité des deux derniers jours de présence au Ministère de M. Berthelot : il a aussi obtenu l'appui de plusieurs diplomates particulièrement bien disposés qui étaient alors à Paris et ont maintenant rejoint leurs postes à l'étranger. Néanmoins cette prolongation accordée contre toutes règles en vigueur en opposition avec la loi et les conventions internationales récemment signées, a soulevé de vives critiques. Je dois vous prévenir qu'à l'avenir, aucune intervention, si puissante soit-elle,

fussent visés pour leur retour en France. Citation par G. Chklaver de la lettre adressée par Berthelot le 17 mars 1929 à Louis Marin, MTsR, F. 1, op. 5-1, n° 613, f. 12.

87. Nous n'avons pu identifier cette personne.

88. Maréchal Louis Franchet d'Esperey (1856-1942) : nous n'avons pu déterminer ses liens ni avec N. Roerich ni avec l'Association française des amis du Roerich Museum.

89. Lettre de M. de Vaux Phalipau à Youri Roerich, 5 mars 1933, MTsR, F.1, op. 5-3, n° 145, f. 57.

90. Le 27 février 1933, Chklaver confia à M. Taube, un proche de N. Roerich, qu'il s'efforçait d'obtenir la prolongation des passeports du peintre et de ses fils (Bakhmeteff Archive, Rare Book and Manuscript Library, Columbia University, Mikhail A. Taube Papers, Box 13, Folder 4). Le 6 avril 1933, le consul de France à Calcutta assura Chklaver d'accorder « toute sa bienveillance au professeur de Roerich et à sa famille » (MTsR, F. 1, op. 3, n° 717, f. 1).

n'aura la moindre efficacité. Prévenez Monsieur de Roerich et son Fils qu'ils doivent absolument venir en France avant l'expiration de leurs passeports – non dans une colonie française telle Pondichéry, mais dans la Métropole même »⁹¹.

La nature particulière des passeports accordés en 1930, bien mise en évidence dans la suite de la lettre, explique que les Britanniques n'aient pu les différencier de passeports français « traditionnels » (c'est-à-dire impliquant la nationalité française de leurs porteurs) :

« Il sera peut-être possible de renouveler leurs passeports s'ils [Nicolas et Youri Roerich] sollicitent eux-mêmes cette faveur, ou plus probablement il leur sera délivré des passeports Nansen. Faute de venir en France au début de l'année 1934, dernière limite, c'est-à-dire sans attendre l'expiration des derniers délais, ils se trouveront dans une situation inextricable ». Cette déclaration, venue d'un ami éprouvé, me paraît d'une gravité exceptionnelle⁹².

En 1934, l'impossibilité d'obtenir la prolongation des passeports français à Pondichéry força Nicolas et Youri Roerich à s'arrêter en France avant de rejoindre les États-Unis où une mission botanique en Mandchourie devait leur être confiée par le ministre de l'Agriculture, Henry Wallace (1888-1965), gagné depuis plusieurs années à la doctrine spirituelle des Roerich. Ce fut donc avec des passeports français délivrés à Paris le 6 mars 1934 que Nicolas et Youri voyagèrent au Japon, au Mandchoukouo et en Mongolie-Intérieure, au plus près donc de cette Sibérie où désormais, ils rêvaient de bâtir leur utopie. Le fait n'avait rien de secret pour le consul américain en poste à Kharbine, même s'il s'en étonna quelque peu⁹³. En revanche, à la Légation britannique de Pékin, la perplexité prévalut à nouveau : les deux hommes étaient-ils des Russes naturalisés américains⁹⁴ ? Cette question, décidément obsé-

91. Lettre de M. de Vaux Phalipau à Nicolas Roerich, 15 mai 1933, MTsR, F. 1, op. 5-1, n° 275, f. 117 v.

92. *Ibid.* En novembre 1932, H. Williamson de l'India Office insiste sur le fait que ces passeports ne se distinguent en rien de « vrais » passeports français. Voir NAI, Foreign and Political Department, File 331 (2)-X of 1925, p. 90.

93. Voir James Boyd, « In Search of Shambhala? Nicolas Roerich's 1934-5 Inner Mongolian Expedition », *Inner Asia*, 14, 2012, p. 265.

94. Voir le brouillon d'une lettre de l'attaché militaire de la légation britannique à Pékin, 14 janv. 1935, et « Professor Roerich and party. Informa-

dante, revenait, cette fois, à déterminer s'ils étaient des agents de Moscou ou bien de Washington⁹⁵. La Légation ne semblait pas informée de l'audience qu'à Tokyo, le 23 mai 1934, Senjūrō Hayashi (1876-1943), le ministre japonais de la Guerre, avait accordée aux deux hommes, sinon il eut fallu envisager une troisième possibilité...

À l'automne 1935, une fois le peintre définitivement de retour en Inde, sa nationalité fut encore source de suspicion, mais cette fois de la part des autorités américaines intriguées à présent par son passeport français et soucieuses d'écarter des États-Unis un personnage fort embarrassant pour l'avenir politique de Henry Wallace.

Remarques conclusives

Arrêtons ici notre enquête : les faits mis au jour sont suffisants pour émettre un certain nombre de remarques conclusives. D'abord, force est de constater qu'au-delà de son caractère anecdotique, la question des documents de voyage de Nicolas Roerich dévoile de manière confondante le mode opératoire qui fut le sien sur la scène internationale. En effet, ces diverses demandes de visa et de passeport permettent de comprendre comment le dévouement exceptionnel d'un nombre restreint de collaborateurs pallia ses longues absences loin des États-Unis et de l'Europe pour assurer sa notoriété ; elles sont également l'occasion de voir comment l'effet démultiplicateur des contacts permit à Roerich de se constituer un réseau de personnalités propres à lui garantir une respectabilité sans faille⁹⁶, à intervenir avec efficacité en sa faveur et à l'aider à obtenir des passe-droits lui assurant une liberté de mouvement proprement stupéfiante. Dans le même temps, elles soulignent l'importance du financement apporté par Louis Horch qui permit

tion supplied from French sources », 2 janv. 1935, National Archives (Kew), FO 676/210 C4 90598, [non paginé].

95. Rapport, 18 janv. 1935, National Archives (Kew), FO 676/210 C4 90598, [non paginé].

96. Jusqu'au scandale fomenté par les émigrés russes de Kharbine en 1935 avec, de toute évidence, l'aval des autorités japonaises du Mandchoukouo (mais non celui des autorités de Tokyo, semble-t-il), seul un nombre restreint d'émigrés russes fut informé du séjour du peintre à Moscou en 1926, ce qui lui valut d'être accusé d'être tantôt un bolchevik, tantôt un franc-maçon, tantôt un « bouddhiste » (comprendre un théosophe).

la multiplication des antennes du Nicholas Roerich Museum dans le monde⁹⁷ et un recours étonnant aux médias à même d'infléchir les décisions des gouvernements, dont le plus récalcitrant de tous, le gouvernement britannique.

Autrement dit, les faits évoqués ici dépassent de beaucoup la simple narration de tracasseries administratives. L'infiltration des mondes politique, diplomatique et médiatique qu'ils dévoilent, interroge, tout autant que la mégalomanie du peintre, la dérive sectaire décelable dans l'Agni Yoga, l'enseignement spirituel du couple Roerich. C'est là un sujet qui nécessiterait une analyse affinée de ce mouvement religieux. À défaut, on s'attardera sur la nature du patriotisme du peintre et de sa femme, également concernée par notre enquête.

Aucun doute, le caméléon cosmopolite que fut Nicolas Roerich sut avec un talent sidérant tirer parti de son apatridie. À ce sujet, la remarque du diplomate et orientaliste anglais Eric Teichman :

n'ayant pas vraiment de nationalité, [les Roerich] sont prêts à se placer sous la protection de n'importe quelle nation à même de les aider à l'occasion⁹⁸

se révèle particulièrement juste : Nicolas et Elena Roerich accordèrent toujours à leur projet spirituel la suprématie sur leurs engagements politiques, au point de profiter de leur exil pour s'autoriser des accommodations idéologiques saisissantes. Ce fut tantôt la Russie communiste, tantôt les États-Unis capitalistes, tantôt le Japon de l'extrême droite militariste qu'ils espérèrent associer à leur utopie, que celle-ci fût destinée à s'épanouir dans les immensités dépeuplées de l'Altaï, du Tibet ou de la Sibérie orientale.

À partir des années 1960, quand parurent les premières biographies soviétiques du peintre⁹⁹, de tels revirements n'étaient

97. Seule l'Association française des Amis du Roerich Museum a été évoquée dans cet article, mais en 1933, on comptait près de 70 organisations réparties dans vingt et un pays d'Amérique, d'Asie et d'Europe liées au musée de New York.

98. Rapport du 25 janv. 1935, National Archives (Kew), FO 676/210 C4 90598, [non paginé].

99. Ces biographies, *a priori* inattendues en pays soviétique, sont à rapprocher de l'exposition de 220 œuvres du peintre organisée à Moscou en 1958, qui fit de N. Roerich l'un des rares artistes émigrés issus du Siècle d'Argent, sinon le seul, à être exposé en URSS. Cet événement exceptionnel

pas admissibles. Une série d'« excuses » à l'exil du peintre et de sa famille, encouragée par les déclarations des intéressés à partir de la fin des années 1930 (ils étaient alors redevenus prosoviétiques...), fut avancée ; on affirma que non seulement Nicolas Roerich ne chercha jamais à obtenir une nationalité autre que la russe, mais qu'il refusa même l'idée de détenir un certificat Nansen¹⁰⁰. Les hagiographes actuels du peintre persistent dans cette voie¹⁰¹ et le fait n'est pas anodin : comme l'ont montré deux sociologues, l'élément patriotique présent dans l'Agni Yoga a largement contribué au succès de ce courant religieux en Russie au cours des deux dernières décennies du XX^e siècle marquées, on le sait, par un regain nationaliste grand-russe¹⁰².

Ne serait-il pas temps cependant d'envisager sous un jour plus essentiel le rapport du peintre et de sa femme à leur patrie d'origine ? Sans nier aucunement l'influence déterminante exercée sur eux par la théosophie (à la source notamment de leur indophilie), demandons-nous si l'exil connu dès mai 1917 et l'apatridie imposée par le décret bolchevique du 28 octobre 1921 n'ont pas encouragé les Roerich sur une voie utopique sans rapport direct avec la doctrine de Mme Blavatsky ? Demandons-nous si le traumatisme de l'émigration, tout autant, sinon plus que l'enseignement théosophique, n'a pas entraîné ces pionniers du New Age à rêver un « Nouveau Pays » (*Novaja Strana*), qui soit à la fois la patrie perdue et une contrée magnifiée, à la fois

nécessiterait d'interroger les liens du peintre avec le dirigeant indien Jawaharlal Nehru (1889-1964), lui-même proche dans sa jeunesse des milieux théosophiques, et le rôle officieux que Youri et Sviatoslav Roerich jouèrent dans les relations indo-soviétiques après l'indépendance de l'Inde en 1947.

100. Voir V. P. Knjazeva, *Nikolaj Konstantinovič Rerix* [Nicolas Konstantinovitch Roerich], L. – M., Iskustvo, 1963, p. 68-70 ; P. F. Belikov & V. P. Knjazeva, *Rerix* [Roerich], M., Molodaja Gvardija, «Žizn' zamečatel'nyx ljudej», 1972, p. 138-142 et E. I. Poljakova, *Nikolaj Rerix* [Nicolas Roerich], M., Iskustvo, 1973, p. 198-209.

101. Comme exemple, voir E. S. Petrenko, *Proizvedenija N. K. Rerixa na otkrytyx pis'max obščiny svjatoj Evgenii* [Les œuvres de N. K. Roerich pour les cartes postales de la communauté Sainte Eugénie], Odessa, Astrprint, 2009, [non paginé].

102. Roman Lunkin & Sergej Filatov, «Rerixovskoe dviženie: unikal'nij fenomen postsovetskoj duxovnosti» [Le mouvement Roerich, un phénomène unique de la spiritualité postsoviétique] in A. I. Andreev & D. Savelli (éd.), *Rerixi. Mify i fakty*, SPb., Nestor-Istorija, 2011, p. 237.

la Russie éternelle et le légendaire royaume des Tibétains *quelque part au Nord*, ce fameux Shambhala mentionné au détour d'une page de la *Doctrine secrète* ?

Toulouse – Le Mirail

LLA – CREATIS

Annexe

Principaux déplacements de Nicolas Roerich de 1917 à sa mort en 1947

Début janvier 1917	Après un séjour d'agrément en Finlande, Roerich et sa famille rentrent à Petrograd
Entre le 10 et 16 mai 1917	Les Roerich repartent en Finlande
Entre août et déc. 1917	Nicolas Roerich se rend à plusieurs reprises seul à Petrograd pour siéger à la Société d'encouragement des Arts qu'il préside
fin 1918	Les Roerich se rendent à Stockholm pour une exposition
1919	Londres
2 oct. 1920	Arrivée à New York
8 mai 1923	Départ pour la France
Été 1923	Voyage en France, en Italie et en Suisse
17 nov. 1923	Départ de Marseille pour l'Inde
30 nov. 1923	Arrivée à Bombay
1924	Sikkim, Bhoutan
26 sept. 1924	Nicolas, avec son fils Sviatoslav, embarque à Bombay pour Marseille
11 oct. 1924	Arrivée à Paris
24 oct. 1924	Arrivée à New York
10 déc. 1924	Nicolas Roerich embarque à New York pour la France. De là, il fait un aller-retour à Berlin.
28 déc. 1924	Départ pour l'Inde
6 mars 1925	Nicolas, Elena et Youri quittent Darjeeling (Sikkim). Début de l'expédition en Haute-Asie.
Printemps 1925	Ladakh, Cachmere
Fin sept. 1925	Col de Karakorum, Xinjiang (Turkestan chinois)
14 oct. 1925 – fin janv. 1926	Khotan
Fév. 1926	Kachgar

11 avril – 16 mai 1926	Ouroumtchi (capitale du Xinjiang)
29 mai 1926	Nicolas, Elena et Youri franchissent la frontière soviétique
10 juin	Arrivée à Moscou
Août 1926	Altaï soviétique
Sept. 1926 – avr. 1927	Mongolie
13 avril 1927	L'expédition quitte Oulan-Bator
6 oct. 1927 - 4 mars 1928	L'expédition est bloquée à la frontière mongolo-tibétaine
16 mai 1928	Retour à Gangtok (Sikkim). Fin de l'expédition
31 mai 1928	Arrivée à Darjeeling, capitale du Sikkim
Juin 1929	Roerich et ses deux fils rentrent à New York <i>via</i> l'Italie et la France.
avril - août 1930	Nicolas et Youri Roerich sont à Londres.
Début juin – oct. 1930-	Nicolas et Youri Roerich sont à Paris. Ils font un déplacement à Genève.
oct. – 5 déc. 1930	Nicolas et Youri Roerich sont à Pondichéry.
11 déc. 1930	Nicolas et Youri Roerich rejoignent Elena à Naggar (nord de l'Inde).
fév. 1934	Nicolas et Youri Roerich sont à Paris.
14 mars 1934	Arrivée à New York
11 mai 1934	Nicolas et Youri Roerich débarquent à Yokohama.
Juin 1934	Kharbine
Août 1934	Hailar
Automne 1935	Retour en Inde de Nicolas Roerich et de son fils Youri. Nicolas ne quittera plus l'Inde.